

Zeitschrift: Revue historique vaudoise
Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie
Band: 124 (2016)

Artikel: De l'Encyclopédie vaudoise à Histoire vaudoise : 1973-2015
Autor: Galland, Bertil
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-954865>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Bertil Galland

DE L'ENCYCLOPÉDIE VAUDOISE À HISTOIRE VAUDOISE : 1973-2015

Histoire vaudoise, parue en 2015 sous la direction d'Olivier Meuwly, nouvelle somme de 560 pages in-quarto, n'est pas seulement historique par son ampleur et son contenu. Il faut remonter à 1837 et à Juste Olivier pour trouver, dans *Le Canton de Vaud, sa vie et son histoire*, un premier parcours complet de la destinée des Vaudois, en deux tomes qui réunirent le savoir de l'époque. Cette œuvre pionnière exprimait un attachement personnel au sujet dans un esprit romantique discret qui inspirait des élans lyriques : « Notre patrie est la jeune fille qui s'ignore et s'oublie dans sa beauté même »¹. Ainsi naquit du même coup la littérature vaudoise. « Souvent, déclarait Olivier en prologue, notre histoire s'enfonce et disparaît. Mais elle a aussi ses retraites d'où nous apparaissent les âmes qui ne furent jamais submergées. Celles d'un Laharpe et d'un Davel peuvent consoler de tous les naufrages. »²

L'auteur s'adressait à un peuple qui avait trouvé depuis peu, selon une inscription introduite en plein écusson contrairement aux règles de l'héraldique, « liberté et patrie ». Ce dernier mot ne saurait être prononcé par des universitaires du XXI^e siècle. Disons qu'un nouvel État de Vaud, allié avec droits égaux aux anciens cantons de la Confédération suisse, avait été reconnu en 1803 par le droit constitutionnel et, dès 1814, par la diplomatie européenne. Il ne restait à une communauté aussi clairement déterminée qu'à se découvrir elle-même, depuis la préhistoire. Une telle entreprise n'est jamais achevée. Pour une saisie des événements, jusqu'aux recherches d'aujourd'hui, ouvrons cette fraîche *Histoire vaudoise*, la cinquième d'envergure à paraître en deux siècles.

La première somme vaudoise fut mal reçue, par « un public indifférent et froid »³, se souvint Olivier à la fin de sa vie. Ramuz évoqua cent ans plus tard ce regret, préfaçant

1 Juste Olivier, *Le Canton de Vaud*, nouvelle édition, Lausanne: Roth, 1938, I, p. XXI; réimprimé par les Cahiers de la Renaissance vaudoise, Lausanne, 1978.

2 *Idem.*

3 *Ibid.*, p. VI.

une réédition des deux tomes par les étudiants de Zofingue. Cette œuvre est un classique, souligna l'écrivain, «elle embrasse pour la première fois mille traits épars... pour en faire un ensemble... une unité.»⁴ C'est par cet ouvrage, poursuit Ramuz, que «pour la première fois ce canton (qui n'est qu'un terme administratif) a pris conscience d'être un pays»⁵. Cette affirmation sera plus savamment fondée, et fortifiée par un parcours des siècles, avec l'*Histoire vaudoise* qui vient de paraître.

En 1853, une étude personnelle et minutieuse sur le passé, avec le savoir de l'époque, avait mis le médecin Auguste Verdeil au travail sur son *Histoire du Canton de Vaud* en quatre tomes. Elle fut achevée en 1857 par Eusèbe-Henri Gaullieur, plus romand que vaudois et qui pouvait se prévaloir de sa formation à l'École des Chartes⁶.

Suivit – après un demi-siècle – un ouvrage dans le climat officiel du centenaire de la création du canton de Vaud, son *Histoire dès les origines* (1903)⁷, de l'historien et homme politique Paul Maillefer, qui fut syndic de Lausanne. Il publiait après une période où la Suisse et son passé alémanique dominé par Guillaume Tell avaient orienté les esprits. Cette vague helvétique et le renforcement du lien fédéral incitèrent les Vaudois à se percevoir en descendants des Waldstätten et cette focalisation persista dans l'esprit de la population.

«Pas une seule fois, remarquera Ramuz en 1942, évoquant une scolarité de douze ans, nos professeurs, par ailleurs si attachés à tout ce qui concernait l'histoire grecque ou romaine, ou encore l'histoire «suisse», ne nous ont touché un seul mot de l'histoire vaudoise, tout au moins l'histoire vaudoise d'avant la Réformation.»⁸ Aussi l'écrivain allait-il soutenir à nouveau, par une préface, l'œuvre d'un autre historien, en fait celle d'un pasteur, Richard Paquier, qui, encouragé par la Ligue vaudoise, se singularisa en réhabilitant par de vastes recherches une période propre à toute l'aire lémanique, celle des deux Royaumes de Bourgogne, et surtout son époque favorite, celle des comtes et ducs de Savoie. Ce *Pays de Vaud des origines à la conquête bernoise*, l'auteur ne voulut pas le pousser au-delà. Parut donc de sa plume, en 1942, ce panorama partiel qui devint un événement très discuté. L'université le jugea partial, sans trop louer cet ecclésiastique d'avoir comblé, par recours aux sources, de vastes béances des investigations

4 *Ibid.*, p. XI.

5 *Ibid.*, p. XI.

6 Pour les livres d'histoire cités, voir chapitre VI sous «Histoire, Généralités», in Jean-Charles Biaudet (dir.), *Bibliographie vaudoise*, Lausanne: Éditions 24 heures, 1987, Encyclopédie illustrée du Pays de Vaud, tome XII.

7 Paul Maillefer, *Histoire du canton de Vaud dès les origines*, Lausanne: Payot, 1903.

8 Richard Paquier, *Le Pays de Vaud des origines à la conquête bernoise*, Lausanne: Librairie Rouge, 1943. Introduction de C. F. Ramuz, p. 15; réimprimé par les Éditions de l'Aire, Vevey, 1979.

académiques. Les lettrés romands, stimulés par Charles-Albert Cingria, s'entichèrent des Burgondes. Les Vaudois furent fascinés de mieux connaître les circonstances où s'accrut de manière spectaculaire la constellation de leurs chères petites villes et de leurs châteaux. Moudon, souvent lieu de session des États de Vaud, acquit une réputation de petite capitale.

L'HISTOIRE DANS UN PROJET ENCYCLOPÉDIQUE

Si la *Revue historique vaudoise* a demandé à un non-historien de rendre compte ici de l'*Histoire vaudoise* de 2015, la cinquième en date, c'est sans doute afin que sa place soit située par rapport à la quatrième, *L'Histoire vaudoise* parue en 1973, tome IV de l'*Encyclopédie illustrée du Pays de Vaud*. Cette publication, où mon souci fut d'assurer à l'ensemble des textes une cohérence de visée et de ton, je suis tenté de l'inscrire ici dans l'évolution des mentalités, approche du sujet qui ne devrait pas déplaire aux auteurs du nouvel ouvrage, ni à Olivier Meuwly dans sa fresque proprement politique des siècles récents, ni à Pierre Jeanneret, qui a élargi le parcours au domaine économique et social.

À la fin des années 1960, le canton de Vaud affronta quelques aspects de la modernité par une petite complaisance envers le grand vent de révolte et de rupture qui balaya l'Occident, soulevant la jeunesse. Cette fièvre apporta d'indiscutables mutations dans les comportements. Elle entraîna, on le sait, des retours de balancier. On vit l'exaltation d'anciennes valeurs menacées se combiner avec un courant xénophobe. Mais je voudrais ajouter ici que ces mouvements de fond avaient été précédés par une autre vogue, moins soulignée par les historiens : celle des inventaires. Dès le début des années 1960, avec l'impact Kennedy, s'amorcèrent la mondialisation et l'ère des affrontements et mélanges culturels. À ce stade, on observa un curieux besoin de dresser un « état des lieux », secteur par secteur. Pratiquement, nombre de jeunes intellectuels de l'après-guerre furent portés à réunir des faits et documents par classements méticuleux. Tel fut par exemple, en Suisse romande, l'élan qui porta Charles-Henri Favrod, parallèlement à l'intérêt du journaliste pour la photographie, repensée comme moyen majeur de communication, à rompre avec les propagandes de la guerre froide en s'astreignant à suivre l'actualité internationale et les sujets les plus variés par la rigueur de « fiches ». Il s'agissait de résumés jugés objectifs, inlassablement réunis et triés, qualifiés par Favrod – matière reprise dans les dernières pages des livres de voyage qu'il publia en grand nombre – d'« état de la question ». On perforait ces petites cartes pour les retrouver selon les matières avec une aiguille à tricoter, prélude à l'ère numérique. Ces fiches, en 1964, sous le nom d'*EDMA, Encyclopédie du monde actuel*, furent élevées à Lausanne, par les

Éditions Rencontre, au statut d'une formule d'avant-garde. Cette publication insolite fut diffusée dans le grand public, avec abonnements et succès dans toute la francophonie. Un pareil engagement pour une révision de nos connaissances s'observait aussi chez les *Kulturtäter* de Suisse alémanique qui saluaient les temps nouveaux par des *Bestandaufnahmen*. Notez que ce vocable, à côté de l'Allemagne châtiée, affichait l'absence de toute posture nationaliste. Dans le Pays de Vaud, Jean-Pierre Vouga, architecte de l'État et visionnaire de la planification du territoire, fit entrer des universitaires en cohorte dans l'administration cantonale et les engagea dans un listage systématique des sols, cultures, espèces, habitats, usages, avec introduction de ces données dans une abondante cartographie. Sous l'autorité d'un conseiller d'État agrarien, et paysan de son métier, engagé dans de gigantesques travaux d'infrastructure, le canton de Vaud accrut ainsi le fonctionnariat par un centre de recherches de niveau académique. On y vit au travail, par exemple, comme géographes, un futur conseiller national socialiste au nom prestigieux, Victor Ruffy, ou Laurent Bridel, d'une famille qui ne comptait plus ses professeurs, ou l'un des premiers sociologues qu'a formé l'Université de Lausanne, Jean-Paul Gonvers. Il s'agissait soudain d'amasser des informations comme références, puis de les rapporter à des visées globales (sous l'influence française d'une « politique du Plan »), pour servir le développement du Canton ou de la Suisse. Vaud se mit à inventorier du même coup le vaste ensemble de ses richesses naturelles ou construites aux fins d'éviter leur destruction dans le tournoiement bétonneur des Trente Glorieuses. En 1970, le premier tome de l'*Encyclopédie vaudoise* porta un titre symptomatique: *La Nature multiple et menacée*.

Journaliste, éditeur, je vivais cette effervescence de plusieurs manières et parcourus les continents comme Favrod; en Suisse même, avec Alain Pichard, collègue de rédaction, je partageais son désir d'éviter les propos vagues sur les Alémaniques, identifiant chacun des cantons dans son originalité et publiant, outre Pichard lui-même, les portraits littéraires du Jura par ses poètes, du Valais par Chappaz, de Vaud par Chessex. Sur les pays visités en reporter, je m'appliquais à lire une variété d'ouvrages de synthèse qui allaient m'inspirer pour le Pays de Vaud.

Le plus grand effort fut requis par les réalités les plus proches. Pour Vaud il fallut pénétrer les arcanes, chasses gardées et strates de savoirs non répertoriées. Comment y cerner les recherches sérieuses et de réelle portée? On percevait un besoin d'ouvrir le domaine clos des clercs, de populariser les connaissances de chercheurs, lesquels souffraient souvent d'être isolés et ignorés dans leur microcosme. L'élaboration de l'*Encyclopédie vaudoise* fut par ailleurs une réaction à l'absence rituellement déplorée d'une monographie sur l'histoire cantonale mise à jour. Depuis le gros, mais assez décevant



Visuel publicitaire pour le prospectus de vente de la collection complète de l'*Encyclopédie illustrée du Pays de Vaud*, 1987.

Maillefer de 1903, qui avait marqué le centenaire du Canton, ouvrage épuisé depuis belle lurette, le public manquait d'un instrument de référence ou d'initiation élémentaire. Je ne comprenais pas qu'autorités et milieux intellectuels fussent demeurés si longtemps sans agir. Même mollesse, à l'échelle de la Suisse, depuis le début du siècle, face à l'inexistence de toute présentation de ses quatre littératures.

Une douzaine d'étudiants aux orientations professionnelles diverses, autour d'un noyau de Veveysans, furent alors séduits par l'idée d'«embrasser mille traits épars pour faire une unité», selon les mots de Ramuz sur Juste Olivier. Le groupe qui résolut de courir l'aventure encyclopédique comprenait deux historiennes, Lucienne Hubler qui, en 1991, résumera sur mandat des autorités l'histoire du Canton à l'usage des écoles, et Françoise Nicod qui assistera le professeur Jean-Charles Biaudet; avec lui, elle travaillera sur La Harpe, l'une des figures majeures de l'histoire cantonale, et maîtrisera l'élaboration de la première bibliographie globale du Pays de Vaud à l'intention du

grand public (3846 ouvrages recensés et dernier tome de l'*Encyclopédie*)⁹. Ainsi furent réalisés douze volumes par plus de 300 auteurs d'une qualification reconnue, édités de 1970 à 1987 sous contrôle scientifique. Le grand œuvre comporta dès 1973, comme son fleuron, *L'Histoire vaudoise*. Pour cet ouvrage, le professeur Henri Meylan présida un groupe de vingt historiens.

Publiée à titre privé sans subventions, l'*Encyclopédie* exigea de son comité vingt ans d'engagements personnels bénévoles. L'entreprise comprenait un gros travail d'information et d'enquêtes de terrain qui s'étendit à toutes les régions du Canton et le questionnement en multiples séances de 350 informateurs locaux. Le résultat de ce labourage fut un succès de vente sans précédent dans un canton d'un demi-million d'habitants: *L'Histoire vaudoise*, tome le plus demandé, fut diffusée à plus de 30 000 exemplaires. Tel est l'objectif qu'il faut souhaiter au nouvel ouvrage présenté en ces lignes, *Histoire vaudoise*, dont la valeur, nous allons le voir, est à plusieurs égards supérieure.

CE QUI MANQUA

Les encyclopédistes de la fin des années 1960 se découvrirent en effet face à des trous historiques. Il ne se trouva par exemple aucun chercheur qui se jugeât apte ou disposé à traiter la trajectoire politique contemporaine du canton de Vaud. Mutisme sur le cœur du pouvoir! On percevait encore là l'immaturité, dans l'enseignement supérieur, de la véritable science politique, que le professeur français Jean Meynaud était venu implanter à Lausanne avant de partir au Canada. Pour un XX^e siècle déjà entamé aux deux tiers, il fallut compenser ce vide fâcheux par des biographies de magistrats et par une simple chronologie que dressa Jean-Pierre Chuard. C'est dire le pas en avant accompli par l'*Histoire vaudoise* de 2015. Une précieuse référence se trouve désormais offerte au public par cinquante pages d'Olivier Meuwly sur l'action des autorités cantonales de 1803 à la fin du XX^e siècle.

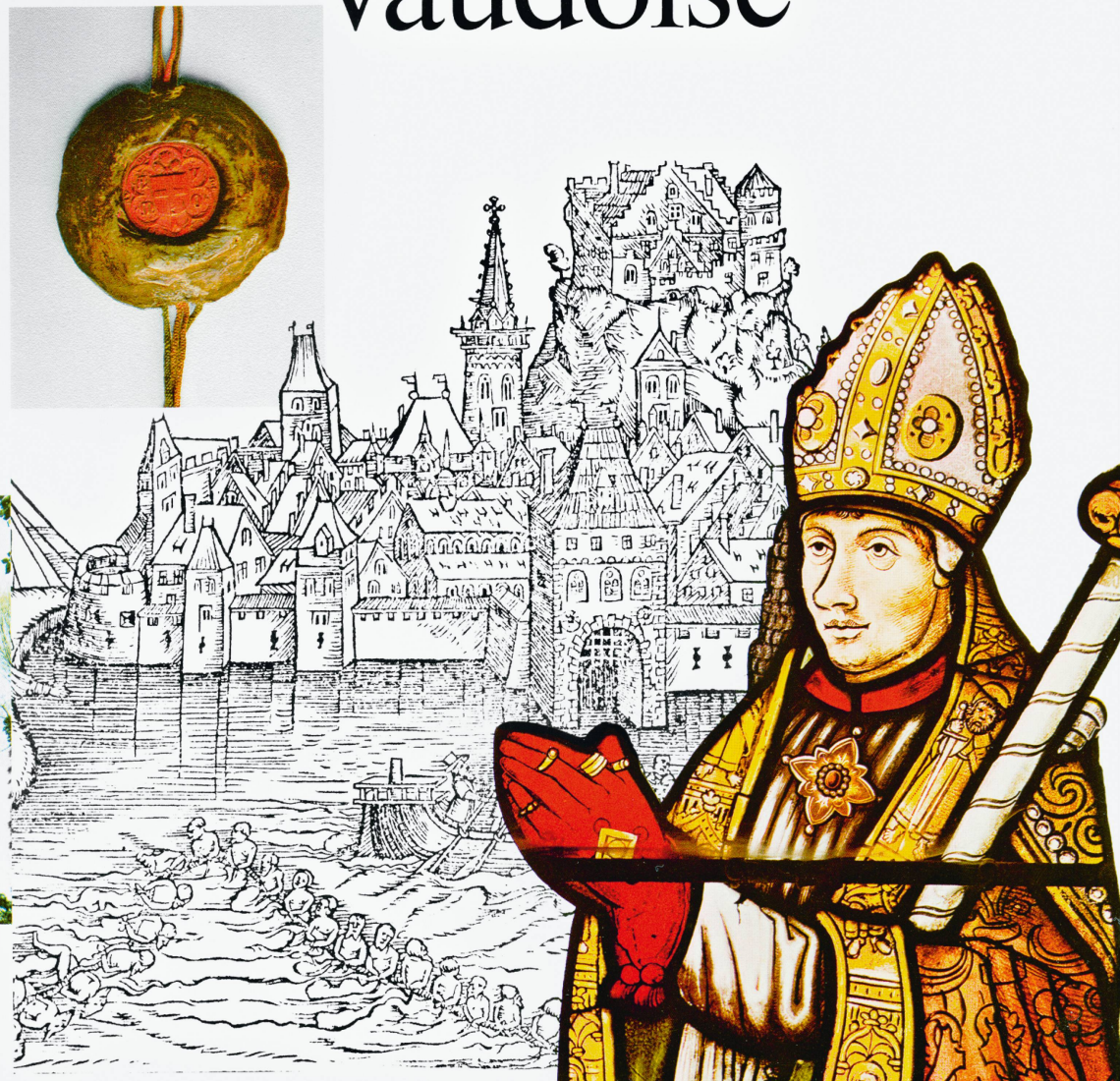
Il est vrai que, dans d'autres domaines que l'action politique, les tomes de l'*Encyclopédie* requièrent et offrirent en abondance des développements diachroniques. L'histoire fut présente par secteurs. On découvrait ainsi le passé des institutions, de l'économie, des arts, des sports, des mœurs. Mais l'équipe des encyclopédistes perçut

9 *Bibliographie vaudoise, op. cit.* Ce tome XII de l'*Encyclopédie vaudoise* offrait par ailleurs un *Index général* pour l'ensemble de ses volumes. L'ouvrage sera mis à jour par *Vaud à livres ouverts, Bibliographie du Canton de Vaud 1987-1995*, établie par la Bibliothèque cantonale et universitaire vaudoise, Section de documentation vaudoise, préface d'Hubert Villard, Yens: Cabedita, 1996. La BCU avait déjà accordé un appui capital au travail du professeur Jean-Charles Biaudet.

24 heures

ENCYCLOPÉDIE ILLUSTRÉE
DU PAYS DE VAUD

L'Histoire vaudoise



Liseuse du volume 4 de l'*Encyclopédie illustrée du Pays de Vaud*, Lausanne: Éditions 24 Heures, 1973.

souvent et dut partiellement compenser en bricolant les limites des domaines étudiés par de vrais historiens. On se heurtait à la rareté des compétences disponibles.

Dans le volume de 2015, nous trouvons une œuvre collective, mais riche de savoirs fortement accrus. Citons à cet égard le cas des Burgondes. Il mit en difficultés les responsables de l'*Encyclopédie vaudoise*, amenée à traiter un Ve siècle encore plein d'énigmes. Certes le Canton disposait de deux bons connaisseurs, Raoul Wiesendanger et Odet Perrin. Ce dernier se présentait en homme curieux, en « laïc », libre érudit, auteur d'un énorme livre, mais l'université jugeait douteuses certaines de ses hypothèses. Une absence de titres académiques peut plomber, dans un ouvrage, la liste de ses collaborateurs. Je rendis donc visite à Wiesendanger. Il était dentiste, mais savant scrupuleux et respecté, conservateur au Musée cantonal d'histoire et d'archéologie. Nous l'avions invité à nous donner un texte sur l'époque qu'on appelait alors celle des invasions barbares. Il hésita et se récusa. Le temps pressait. Finalement, pour éviter des pages blanches, je fus contraint d'écrire moi-même le chapitre manquant, retenant les faits qui paraissaient les plus sûrs dans les publications des deux chercheurs. Mais il fallait pour ce chapitre une signature reconnue. Recourant à la force, je mis Wiesendanger en demeure d'écouter, phrase par phrase, la lecture de mon manuscrit, lui intimant de se prononcer sur la solidité scientifique de chaque mot. J'avais le sentiment de pointer une arme sur sa tempe. Il signa. Son nom figure ainsi parmi les auteurs¹⁰. L'association éditrice d'*Histoire vaudoise*, pour réunir ses collaborateurs, n'a pas eu besoin d'un revolver.

L'OUVRAGE DE 2015 :

RÉUSSITE GRAPHIQUE ET PREUVE DU CHEMIN PARCOURU PAR LA RECHERCHE

D'emblée l'*Histoire vaudoise* de 2015 ravit les lecteurs par l'opulence de l'illustration, le traitement sérieux, mais élégant de la matière, bref, par la qualité de l'approche graphique. C'est qu'elle émane de Laurent Pizzotti qui déjà fut l'artisan central de l'*Encyclopédie vaudoise*. Dans son atelier lausannois de « communication et design », il a tiré d'un demi-siècle d'expériences face aux savants de son canton l'art de les servir en les rapprochant du public. C'est lui, après l'an 2000, qui a glissé aux historiens l'idée de tenter une nouvelle entreprise collective et qui esquaissa le projet d'un seul gros volume mis à jour sur le passé vaudois. Cette responsabilité fut alors assumée par une association *ad hoc* où s'attelèrent, comme éditeurs, le notaire Antoine RoCHAT, de la

¹⁰ L'*Histoire vaudoise*, tome IV de l'*Encyclopédie illustrée du Pays de Vaud*, Lausanne: Éditions 24 heures, 1973, p. 2.

Bibliothèque historique vaudoise, et l'archéologue Frédéric Rossi, des éditions Infolio. Olivier Meuwly, historien, à côté de sa collègue Corinne Chuard, se mit au travail comme auteur, président et directeur scientifique de la publication. Pizzotti en devint le directeur artistique et imprégna la mise en page de sa manière, hostile aux maniérismes. Il oxygéna et fondit en un tout les substances académiques.

Pas de notes en ce livre. Elles effraient. Mais de petits encadrés informent sur les détails. Le respect de la clarté s'est allié à des audaces, parfois discrètes, comme les folios, placés en marge à mi-page, ou de somptueuses aérations, tel le panache des titres de chapitre. Pizzotti et Meuwly articulèrent les périodes majeures par d'engageantes introductions et des préludes chronologiques. La couverture même de ce gros ouvrage combine la sobriété visuelle et le culot: un bleu vert pâle envahit la pleine surface où sont simplement posés, comme deux questions sous le titre, une petite photo sépia de Chillon, l'icône universelle du château, tel un vieux rêve, et le sceau sec et net de l'État de Vaud.

La principale différence entre l'*Histoire vaudoise* de 1973 et celle de 2015, c'est que l'ouvrage dirigé par Meuwly et Pizzotti, avec le même nombre d'auteurs, offre un contenu plus développé, en images, en texte, en faits, en documents, avec une excellente cartographie d'Infolio et de Christian Tännler.

Cette offre de 2015 reflète en vérité quarante années où les recherches archéologiques et historiques vaudoises ont explosé. Le nombre d'étudiants à l'Université de Lausanne a quintuplé. En proportion se sont élargis les domaines d'investigation et multipliés les mémoires de licence. Laissons de côté, pour apprécier cette foison, l'inévitable ballast de travaux académiques qui n'ont suivi que textes requis, tics et modes. Le fait majeur c'est évidemment que l'UNIL s'est illustrée en un demi-siècle par des figures professorales dont on peut constater le rayonnement. Ces personnes, dans divers secteurs de la recherche historique, ont ajouté à leur rôle d'enseignants, ou de spécialistes, le « plus » d'un véritable engagement de découvreurs et l'influence qu'a exercée leur rigueur scientifique. Ainsi sont nées diverses lignées de chercheurs. *L'Histoire vaudoise* de 2015 leur doit sa substance et sa force.

Quelques exemples. L'ère féodale lémanique a été reconsidérée et les annales poussiéreuses ont pris vie, créant l'enthousiasme, sous l'impulsion de deux savants italiens à l'aise dans les archives de Turin, si importantes pour les Vaudois: Guido Castelnuovo et Agostino Paravicini, sans oublier Jean-François Poudret, subtil analyste des traités de combourgeoisie. Un signe de l'abondance des travaux qu'ils ont inspirés fut la création des *Cahiers lausannois d'histoire médiévale*. Dans la voie ouverte par Paul-Louis Pelet, Vaud s'est découvert métallurgiste, ou disons que l'économie de ce pays, après ce

découvreur qui ne craignit pas le terrain malaisé des premières ferrières, a cessé d'apparaître exclusivement voué au blé, au lait, au raisin. Faisons un saut au tournant de 1800 et à ses mouvements de pensée: nous trouvons Jean-Daniel Candaux, parmi d'autres, qui ont pu s'appuyer sur le remarquable cercle international de savants qu'a réuni l'Institut Benjamin Constant, dans la ville natale de l'écrivain. En histoire de l'art, la recherche a bénéficié de l'exemple de monographies incomparables de minutie, publiées par Marcel Grandjean, notamment sur les villes de Lausanne, Lutry ou Avenches. Deux tomes superbes ont paru récemment de sa plume sur l'architecture religieuse à la fin de l'époque gothique traitant l'ensemble du phénomène régional¹¹; humainement, méthodiquement, Grandjean fut en Suisse romande l'un des pionniers d'une nouvelle approche des monuments s'attachant à l'identité des constructeurs autant qu'à la typologie des édifices. Cet apostolat des liens entre hommes, lieux et choses a inspiré les travaux d'un Paul Bissegger, d'une Monique Fontannaz, de bien d'autres. Deux chapitres, espace cruellement restreint, ont été confiés à Dave Lüthi, dans *Histoire vaudoise*, pour évoquer l'architecture. On peut regretter que, par ailleurs, la vague de l'urbanisme contemporain sur les rives lémaniques n'ait pas été traitée par son meilleur connaisseur, Bruno Marchand de l'EPFL.

Dans cette esquisse des domaines débroussaillés durant ces dernières décennies, on pourrait multiplier les pistes, notamment une sorte de sémiologie, la rhétorique populaire de la Révolution vaudoise, étudiée par Danièle Tosato-Rigo et Silvio Corsini, ou maintes études sociales révélatrices qui ont nourri le chapitre de Pierre Jeanneret sur la période moderne. Retenons à cet égard les études non académiques qui sont nées dans l'encoignure féconde des Éditions d'En bas, par exemple les travaux de Geneviève Heller sur la vie domestique des quartiers pauvres. Élargissant cet éventail des recherches inexistantes au temps de l'*Encyclopédie vaudoise*, nous nous noyons dans la surabondance du côté des arts et des lettres. Leur domaine, en proie à des mutations considérables, ajoute aux monographies traditionnelles de nouvelles approches sociologiques ou de science politique, comme récemment celles de François Vallotton sur les médias ou d'Olivier Moeschler sur le financement des films et le rôle de l'État dans la culture. Pour l'histoire du cinéma se sont imposées en Suisse romande l'ampleur et la précision de l'œuvre scientifique d'Hervé Dumont, tandis que Freddy Buache, par ses écrits, ses actes, sa vie même, a fait naître un public. Citons parmi les événements scientifiques, la monumentale synthèse en quatre tomes sur l'histoire de la littérature

11 Marcel Grandjean, *L'architecture religieuse en Suisse romande et dans l'ancien diocèse de Genève à la fin de l'époque gothique*, Lausanne: Cahiers d'archéologie romande, 2015, 2 tomes, (CAR 157-158).



Le comité de l'*Encyclopédie vaudoise* en 1984. Debout de g. à d.: Yves Gerhard (président), Françoise Nicod, Étienne Rivier, Florence Hédiguer, Nicole Choquard, Jacqueline Hefti, Francis et Claudine Hildbrand, Bertil Galland (dir. de la publication), Marcel Imsand (dir. photographique). Assis: Lucienne Hubler, Marie-Thérèse Pizzotti, Laurent Pizzotti (dir. artistique), Catherine Rivier, Marc Décombaz.

romande, récemment rééditée en un volume impressionnant¹². C'est au directeur de cette publication, Roger Francillon, qu'on doit le chapitre de la nouvelle *Histoire vaudoise* couvrant globalement la vie culturelle. C'était affronter le défi d'un espace limité pour traiter le tohu-bohu de l'ensemble des arts. Une kyrielle d'études ont paru sur la peinture, la photographie, moins sur le théâtre. Sur les écrivains, toute une bibliothèque a émané du Centre de recherches sur les lettres romandes. Les travaux sur la musique ont bénéficié du providentiel rassemblement d'archives par la Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne. Il incombait donc à Francillon, sous cette explosion du savoir académique, de cerner ce qui reste aujourd'hui de la question identitaire après Jacques Chessex.

En résumé, *Histoire vaudoise*, après quarante ans d'accroissement des analyses jusqu'à cette surabondance, offre ce nouveau portrait d'un peuple. Il s'est équipé,

¹² Roger Francillon (dir.), *Histoire de la littérature en Suisse romande*, Lausanne: Payot, 1996-1999, 4 tomes. Rééditée et réactualisée en un volume unique chez Zoé, Genève, 2015.

comme peu d'autres régions du monde inférieures au million d'habitants, pour une prise de conscience de sa voie spécifique en tous domaines, de la préhistoire à ce jour. L'entreprise peut inspirer des sourires aux significations variées. Satisfaction. Fierté, même. Ou ironie. Fascination d'un microcosme par lui-même. Doutes sur l'opportunité de dresser la somme de tant de synthèses sur un mouchoir de poche. Retenons que le Canton s'est singulièrement armé pour concevoir son destin. Constatons la multiplication des chercheurs. Aux dépens des créateurs? La foule des savants titrés constitue désormais un petit monde qui s'offre à lui-même comme champ d'études. Mais n'oublions pas les supplétifs, les non académiques, parfois de grand mérite, dont les apports sont recensés dans un chapitre terminal dû à Lucienne Hubler. Bref, on constate que la radioscopie globale du pays par ses historiens relève de plusieurs milieux, mais pas d'un clan.

L'ESPRIT DU LIVRE

La table des matières de la nouvelle *Histoire vaudoise* compte vingt auteurs avec une caractéristique, me semble-t-il, de l'époque et du pays décrits. On y détecte un certain esprit. Quelle attitude, au juste? Dans une période mondialisée qu'a secoué une crise économique, le gouvernement vaudois, en 2016, s'est félicité d'un succès paradoxal: il a réalisé l'équilibre des finances du Canton. Réduction drastique de la dette publique par consensus de la gauche et de la droite. Cette option a été massivement approuvée par un vote récent des citoyens. Or, que voyons-nous, dans le gros livre de 2015 présenté ici, presque de même millésime? Les deux contributeurs principaux traitant la période contemporaine, Olivier Meuwly et Pierre Jeanneret, ont veillé à rendre leurs textes complémentaires. Leurs accointances personnelles avec le sujet étudié sont connues. L'un est le meilleur connaisseur du parti radical. De droite. L'autre est spécialiste du POP, le parti ouvrier et populaire. De gauche. Mais hors des schémas, on sent une complicité de ces deux historiens, fort bien informés sur les enjeux doctrinaux, mais à distance de l'école de l'incrimination par idéologie, quelque temps prévalante et aujourd'hui bien datée. C'est l'une des caractéristiques de ce livre.

L'ARCHÉOLOGIE NÉE DU BOULEVERSEMENT

La recherche vaudoise, des années 1970 à nos jours, n'a progressé dans un aucun domaine à la cadence folle qu'a vécue l'archéologie. Les centaines de millions investis par les autorités dans les autoroutes, le système hospitalier et le transfert d'un double campus universitaire, EPFL et UNIL, furent trois manières, parmi bien d'autres, de bouleverser le sol et d'atteindre du même coup des couches encore intactes de notre passé

le plus lointain. Dans chaque chantier géant, lorsque les trax dégageaient des sites à vestiges, de l'argent se trouva disponible pour financer précipitamment le petit chantier d'une équipe de fouilleurs, talonnés par les délais des bétonneurs. C'est pourquoi *Histoire vaudoise* peut offrir une remise à jour à grands spectacles en préhistoire. Le premier chapitre de ce livre déborde de vie et de surprises, de trouvailles et de reconstitutions dessinées, de cartes et de graphiques, témoignant de deux faits généraux: la richesse amplement confirmée de ce carrefour européen et la haute qualification d'archéologues nombreux, littéralement débordés par ce pactole, mais qui ont creusé et publié dans un esprit de corps. Pour les fouilles, ils agissent souvent par mandats confiés à leurs entreprises privées, fortes d'experts en nouvelles techniques d'analyse, de datage et de préservation. Les Éditions Infolio de Frédéric Rossi sont un brillant exemple d'un développement scientifique et économique, instrumental et intellectuel, né de la fièvre que ces lignes évoquent.

La force de l'archéologie vaudoise, en ces interventions très dispersées, voire chaotiques, fut de disposer d'un coordinateur en chef au nom de l'État de Vaud, l'auteur du premier chapitre, Gilbert Kaenel. Il est homme de terrain, frère tutoyé des manieurs de pelles et de brosettes, mais savant d'envergure, expert des Celtes, consulté par la France, directeur de musée, attentif aux nouvelles interprétations des objets dégagés tout en résistant aux enthousiasmes téméraires, bref un meneur, un travailleur, un préhistorien maîtrisant la pratique du terrain autant que le maniement précautionneux des hypothèses. Et que dit-il dans le grand livre?

Quarante pages pour 15 000 ans! Ici déjà, c'est un défi. Il fallait citer des vestiges en surnombre, mais rappeler aussi au public des notions élémentaires sur l'articulation des périodes ou le contexte continental. L'heure n'avait pas sonné d'un beau récit exposant la majesté mystérieuse des époques traversées. Dans cette avancée de nos connaissances, nous nous trouvons bousculés, parfois un peu perdus, par les chantiers dont Kaenel énumère les énigmes. La plus actuelle, vraiment sensationnelle, est l'interprétation des deux cents fosses récemment découvertes au Mormont, avec céramiques, outils, vaisselle de bronze à situer autour de 100 avant J.-C., véritables masses de restes d'animaux et d'êtres humains, y compris des têtes coupées. Pour quel festin? Dans quels rites anthropophages? Pour quel refuge précipité? On ne le sait encore.

L'une des difficultés engendrées par ce savoir enrichi concerne les Lacustres. Ils sont mythiques en Suisse, archidécris, mais nous devons cesser de les situer sur nos rivages comme un peuple ou une époque bien circonscrits. Les palafittes appartiennent à un type d'habitat dont les apparitions furent sporadiques et se succédèrent durant trois millénaires et demi! Énorme parcours dans le temps jusqu'au I^{er} siècle avant J.-C.

C'est de cette ère, La Tène finale, que date un fossé d'Yverdon qui a offert aux fouilleurs une fascinante figure taillée dans le chêne, l'une des premières œuvres d'art du Pays de Vaud. Elle nous émeut encore, femme qu'il faut deviner, portant un collier, le torque, un anneau dans la main droite, le visage très digne, sans doute une divinité. C'est l'un des bonheurs offerts aux lecteurs.

LES PREMIERS SIÈCLES DE NOTRE ÈRE

Suit le chapitre II d'*Histoire vaudoise*, petit chef-d'œuvre sur l'époque romaine signé Laurent Flutsch. Cet archéologue-là, apprécié comme amuseur radiophonique, mais sérieux conservateur du Musée romain de Vidy, s'est aussi révélé en écrivain. L'élégance englobante de son texte éclaire les aspects les plus engageants et variés d'une période qu'il faut concevoir comme une totale métamorphose culturelle. Les légions venues de Méditerranée passent et s'établissent à Nyon, la soumission à Rome s'impose dans sa fécondité, un système scolaire s'établit, une émulation sociale transforme la mentalité, des villes naissent. Nos connaissances sur Avenches ou Nyon sont mises à jour comme si nous y demeurions. L'économie prospère par ces échanges.

Le passé vaudois frappe par ses axes successifs. Ils tournent sur le cadran au cours des siècles. Les intérêts de l'Empire imposent la grande diagonale SE/NO : Grand-Saint-Bernard-Léman-Jougne vers le nord des Gaules. L'itinéraire est équipé de routes et relais, avec une branche qui pousse d'Avenches au Rhin et répand sur le plateau suisse une langue écrite, le latin. Il se fonde dans un parler nouveau. Une construction navale, héritière d'un savoir-faire celtique, assume certaines sections du trafic par le Léman et les lacs jurassiens, prouvé par une barque et deux chalands déterrés à Yverdon, site décidément très riche et récemment redécouvert.

Flutsch excelle à nous faire goûter à de nouveaux légumes venus du Sud, betterave rouge, céleri, fenouil, ail, aneth. Il met sa grande science à l'ombre d'arbres importés à l'époque, noyer, châtaignier, pêcher, cerisier, prunier. On se met à cultiver une plante jusqu'alors sauvage : la vigne. À part une faucille de vigneron trouvée à Nyon, les archéologues manquent hélas jusqu'à ce jour d'indices matériels sur les débuts de la viticulture vaudoise, que traite plus loin Alexandre Pahud.

En tous domaines, sous la plume de Flutsch, l'époque nous séduit. L'Empire romain, dont il analyse le régime du sol, la monnaie et autres sujets graves, « inaugure dans nos contrées le règne des images, dont le nombre et la variété explosent » (p. 100). On le voit bien dans les pages mêmes du livre. Une Vénus de bronze, trouvée à Nyon, rivalise par des seins charmants avec ceux d'une poupée articulée, une Barbie d'Yverdon en ivoire. Nous ne sommes pas encore au temps austère de la Réforme.

LES BURGONDES

Ce qu'on appelait les invasions barbares, ou les temps obscurs, sont traités par Justin Favrod sous l'angle d'une lente et assez tardive pénétration du christianisme, compliquée par la pratique de l'arianisme par les rois burgondes. Ceux-ci surent se distancer avec grand profit politique leur hérésie. C'est par la lecture en texte latin des vies de saints reconnus par la Rome chrétienne, écrites par le clergé, que l'auteur est devenu historien des premiers siècles de notre ère. Justin Favrod n'en reste pas à la destruction d'Avenches par les Alamans. Il décrit en quel contexte les hauteurs de Lausanne sont devenues épiscopales et haut lieu d'un pouvoir religieux. Pour sa part, le roi burgonde Gondebaud, dont le peuple avait reçu l'ordre militaire romain d'abandonner Mayence pour Genève, fortifia le bout du lac et en fit sa capitale.

L'une des originalités du Pays de Vaud vient d'un contact ethnique intéressant, dû en partie aux Burgondes déplacés et logés parmi la population ex-helvète, devenue celtico-romanisée. On repère aussi l'influence – l'une des révélations de ce chapitre – d'autres « barbares », les Alains, peuple des steppes à qui fut reprise la pratique d'un allongement du crâne des nourrissons. Trouvailles à ce sujet sur La Côte. Autre nouvelle sur un passé lointain : le tsunami dit du Tauredunum, qui détruisit les rivages du Léman en 563, apparaît bien, après des investigations limnologiques de 2011, comme la conséquence d'un effondrement d'un pan du Grammont à la tête du lac.

Pour les V^e et VI^e siècles, on aurait aimé plus de détails encore sur la manière dont cohabitèrent nouveaux venus et population locale, au bénéfice de la Loi Gombette (de Gondebaud). Cette pratique de règles post-romaines, royales et protonationales, visait l'apaisement des accrochages interethniques dans la vie quotidienne et constitua un pas remarquable dans l'histoire du droit. Période capitale, par ailleurs, dans sa politique de défense du territoire, qui n'empêcha pas, mais contint les incursions des Alamans. Celles-ci furent globalement stoppées (on continue à manquer de détails) par ces rois burgondes, eux-mêmes nés de migrants partis d'une lointaine Baltique et qui avaient abandonné leur propre langue ; mais ils devinrent les agents paradoxaux d'une limite linguistique entre français et allemand devenue millénaire ; face aux terres germaniques, on doit à ces Nordiques migrants notre francophonie et plus que ça.

Favrod conclut en effet : « Il devient délicat pour l'historien d'aller plus loin. Risquons toutefois l'hypothèse que les Romands ont des attentes et des comportements différents vis-à-vis de l'État que les Alémaniques parce qu'ils sont les héritiers de l'Empire [romain], de son droit et de son souci d'un État fort. Et cet héritage a pu être transmis par une politique volontariste des rois burgondes, qui avaient besoin de se concilier la population locale pour durer. Cette singularité fut revendiquée par la population de

l'ancien royaume burgonde... Et les Francs [époque vaudoise suivante] durent prendre en compte et respecter ces particularités locales.» (p. 137)

LA BOURGOGNE LARGEMENT VAUDOISE, ROYAUME RESPECTÉ DE L'AN 1000

Le Deuxième Royaume de Bourgogne, de 888 à 1032, est resté peu connu des Vaudois et faiblement intériorisé par la mémoire collective. Il était temps d'en parler avec un savoir accru et d'entendre un chercheur qualifié. Cet État, par l'exercice cohérent de pouvoirs régaliens, se révèle à la hauteur des autres de l'époque, tel le royaume des Francs. Si ce dernier est resté plus présent dans les consciences, c'est par ses avatars et un développement continu jusqu'au royaume de France. Notre Bourgogne dite transjurane, créée par les rois rodolphiens, selon Rodolphe I^{er} chef de lignée, s'est évanouie, elle, après cent quarante-quatre ans, par extinction de cette famille. Leur souvenir n'a pas été entre-tenu. Ils n'ont pas bénéficié du petit engouement contemporain manifesté à l'égard des Burgondes. L'explication tient peut-être à un manque d'historiens ou d'écrivains qui se soient emballés pour cette époque, mais Gilbert Coutaz, auteur du chapitre, lui a manifesté un intérêt soutenu. Fort apprécié comme archiviste cantonal, il apparaît dans la nouvelle *Histoire vaudoise* en présentateur très instruit sur cette période. Cluny et Saint-Maurice sont alors en Europe les grands sites de référence, mais l'auteur a le mérite de révéler entre ces deux pôles l'importance de Vaud lui-même et de son haut lieu, la cathédrale de Lausanne. Il avoue cependant une pauvreté de l'information documentaire. En passant, il clarifie un point précis: la première mention écrite de *Vaud* se trouve dans un acte de 765 du Cartulaire de Saint-Maurice. On sera surpris d'apprendre que non seulement le nom de ce canton signifie «forêt», *Wald* en terme germanique, mais au sens du celte *juris*, c'est-à-dire «joux» ou «bois de montagne», et qu'il s'est rapporté plus précisément, à l'origine, aux bois du Jorat.

L'axe vaudois privilégié demeurerait cependant, à travers le Jura, la diagonale reliant le nord de la Gaule à l'Italie, par Besançon, siège de l'archevêché. L'habitat vaudois s'est alors concentré dans la région d'Yverdon et le long du Léman. Lausanne n'était pas sur le lac, mais perchée à la Cité, qui devint avant 1350, avec les quartiers artisanaux à ses pieds, l'agglomération la plus peuplée de Suisse romande. L'influence royale de Rodolphe I^{er} s'y exerça constamment. «Pour la première fois depuis le début de son histoire, écrit Coutaz, cette Bourgogne transjurane qui peuple en fait les bords du lac de Neuchâtel et du Léman, n'est pas englobée dans un grand organisme politique dont l'avenir appartient à un lieu de décisions à l'extérieur de son espace» (p. 153). Il faut peser ces mots. Il s'agissait donc vraiment de nos rois! Leur territoire principal était fermé géographiquement par le Jura et les Alpes, mais, au-delà, les limites du royaume

ont beaucoup varié et sont allées loin, vers la Provence ou le plateau suisse. Par les abbayes de Romainmôtier, de Payerne, d'autres encore, et par la reine Berthe, les liens seront étroits avec Cluny. Cette abbaye-mère, alors la plus influente au nord des Alpes, devait sa force politique au fait de n'avoir aucun prince au-dessus d'elle, sinon le pape lui-même.

Ce Vaud rodolphen, résume Coutaz, frappe par l'absence de pouvoirs laïques influents en dehors du roi. Les réseaux féodaux restaient alors peu profilés à l'échelle régionale. Le pays connaîtra plus tard l'accaparement des terres par les familles dominantes. J'ajouterai, m'inspirant de l'historien François Demotz, que la façon d'exercer le pouvoir, chez ces rois réellement nôtres, tenait à leur origine qui n'était pas locale. Issus d'un haut lignage carolingien ils ne cessaient d'avoir à l'esprit la position de leur État sur l'échiquier européen.

DANS LE SAINT-EMPIRE

L'ouvrage s'enrichit ensuite d'un gros apport clarificateur de Jean-Daniel Morerod. Du X^e au XIII^e siècle, il décrit l'action de l'évêque de Lausanne face à l'empereur germanique qui reçut Vaud (ou disons la Transjurane) en héritage. Puis l'auteur refigure un parcours qui avait été jugé, chez Richard Paquier, trop orienté vers la réussite habile du contrôle institué par la Maison de Savoie en territoire vaudois. Nous sommes donc entrés dans l'époque où l'ex-Bourgogne rodolphenne tomba dans la dépendance de ce qu'on appelle (Morerod s'explique sur ce terme) le Saint-Empire romain germanique. Le Pays de Vaud y constitua, avec la Souabe, un duo plus ou moins soumis et le sort de ces deux régions, leurs affrontements et rappels de leurs droits respectifs préfigurent la Suisse.

L'évêque de Lausanne Burcard d'Oltigen, devenu chancelier de l'empereur Henri IV pendant la Querelle des investitures, était présent à Canossa en 1077, mais à côté du souverain humilié par le pape! Rares seront les moments, note l'auteur, où l'empereur apparaîtra sur sol vaudois dans sa stature militaire et politique, comme le verront réellement les Payernois en 1282. Mais il est présent déjà et fêté, en la personne de Rodolphe de Habsbourg, encore roi de Germanie, à côté d'un pontife apaisé, Grégoire X, à la consécration de la cathédrale rebâtie de Lausanne, le 20 octobre 1275. C'est le jour le plus mémorable de l'histoire du Pays de Vaud. Honneur rare, pour une ville, d'accueillir ensemble le pape et l'empereur!

Sur place, la rivalité sera persistante entre deux acteurs principaux de moindre envergure. D'une part l'évêque de Lausanne, le plus souvent originaire d'ailleurs, d'Autun par exemple, prélat d'un vaste diocèse, mais seigneur attentif à ses possessions

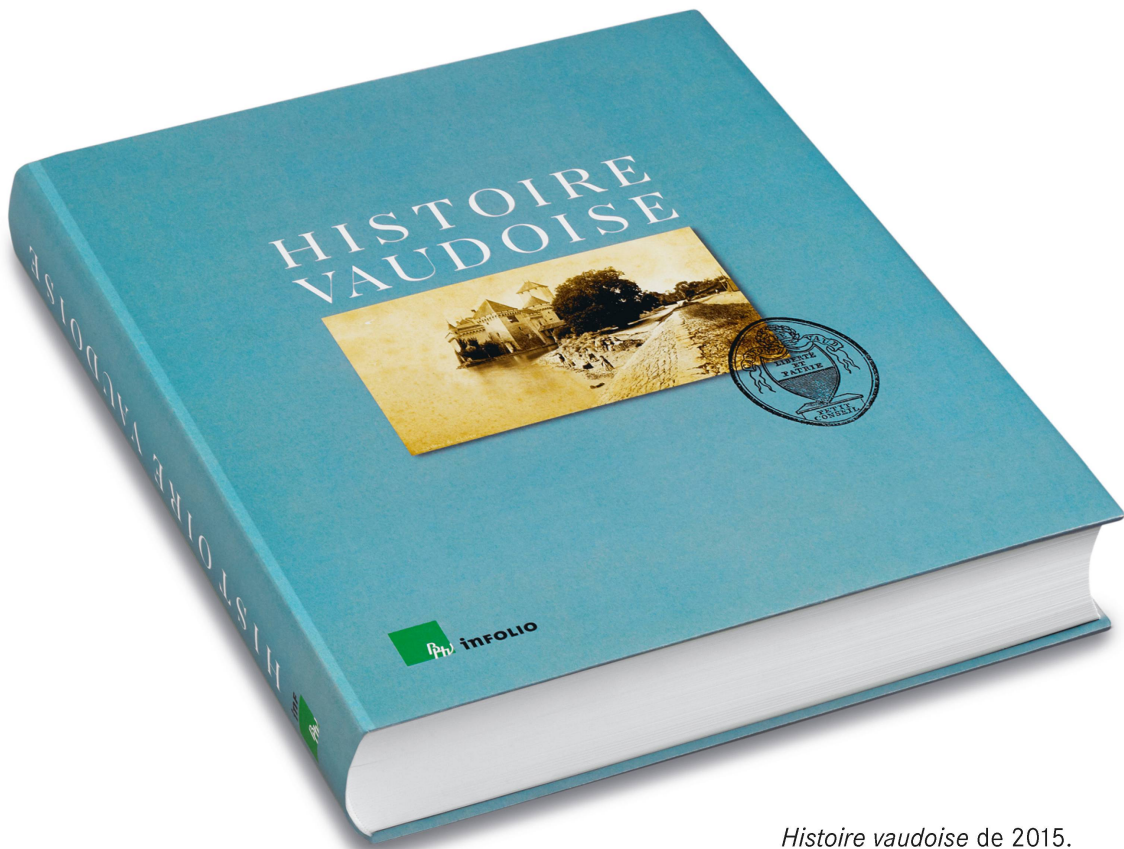
régionales, y compris Lavaux mis en vignes et souvent en butte à des chanoines qui poursuivent leurs propres intérêts. D'autre part, selon l'époque, le comte ou baron ou duc de Savoie, avec des conflits entre différentes branches de la famille.

Dans la destinée des Vaudois, le XIII^e siècle se dégage brillamment, « belliqueux, opulent et saccadé », écrit Morerod (p. 175). Terre animée par « l'immense développement du trafic international » (p. 175) entre l'Italie et les Flandres, par Jougne encore, et par le Simplon, col concurrent désormais du Grand-Saint-Bernard. Aux taxes encaissées au passage par la voie lémanique s'ajoutent, parmi les ressources principales plus lointaines, la rémunération d'un service militaire en Angleterre et localement les revenus des pèlerinages à Notre Dame de Lausanne. Ce pieux tourisme explique que la cathédrale soit vaste. On voit alors se multiplier, avec tout le dynamisme de l'expansion savoyarde et souvent construites d'un coup, nos fameuses et bonnes villes, les neuves, avec leur plan caractéristique et porteuses du souffle de leurs droits propres, de leurs chartes, de leur participation aux assemblées des États de Vaud. Celles-ci apportèrent un certain ordre et des pratiques communes dans le pays. Il faut y voir une institution fondamentale. En dehors d'elle, un bailli chapeaute dès 1313 toutes les terres épiscopales. L'expansion et la prégnance politique de la Maison de Savoie atteignent leur sommet chez les Vaudois quand éclate la peste de 1348. Aucune autre ville ne sera créée sur leur territoire jusqu'en 1850.

Dans sa vision économique de l'ensemble du Moyen Âge, Alexandre Pahud souligne une faiblesse du Pays de Vaud : « Il n'est jamais parvenu à développer un seul grand centre économique qui puisse soutenir la comparaison avec Lyon ou Genève. » (p. 220) Aucune industrie d'exportation n'a spécifiquement rattaché Lausanne aux courants commerciaux à longue distance. Pas de corporations puissantes parmi les petits métiers qui s'organisent. Ce n'est pas Zurich.

L'APPORT D'HISTOIRE VAUDOISE SUR UNE PÉRIODE PROBLÉMATIQUE

Résumons ici notre appréciation d'*Histoire vaudoise* sur toute l'époque qui précéda l'entrée du Canton souverain dans la Suisse fédérale. C'est la portion du passé qui restait problématique. Elle avait gardé des flous et des vides, inspirant des approches contestées, et c'est pourquoi il convient de lui accorder ici ce surcroît d'attention. L'ouvrage de Meuwly et de son groupe d'historiens, ce n'est pas son moindre mérite, fera date par l'apport d'une vision clarifiée et enveloppante sur des siècles où la mémoire d'un peuple est restée défaillante. Voici ce parcours mieux fondé, étoffé, se substituant à l'ancien tableau que nous nous faisions des lendemains de l'époque burgonde, entrelacs confus de seigneuries régionales en conflits, marais brumeux au centre de l'Europe et isolé



Histoire vaudoise de 2015.

d'elle. Aux passages émouvants, dans la Broye, de l'ombre bénéfique d'une reine Berthe filant sa laine, se substitue la succession de souverains ingambes, beaucoup mieux profilés dans un Deuxième Royaume de Bourgogne qu'enfin nous percevons comme nôtre. Quant à la période savoyarde, cette *Histoire vaudoise* ne la montre ni contestée ni rabattue, en son développement intense, mais l'ensemble de sa dynamique se trouve mieux cadrée.

Un État en quête de lui-même, au territoire superbement varié, en contraste avec les cités-États comme Genève, se trouve ainsi décrit avec ses caractéristiques du temps, suscitant des convoitises extérieures. Notre perception du vieux royaume rodolphein reste sans doute handicapée par l'absence de résidences royales fixes qui auraient pu, dans le paysage, revigorer le souvenir d'une ère d'autonomie. Le Pays de Vaud, dans les atours et les dimensions de la Bourgogne Transjurane, se révèle en la période où les Vaudois eurent souvent leurs souverains parmi eux. Redisons que cet «État» ne fut ni plus ni moins cohérent et digne d'attention que les royaumes similaires de France,

d'Italie ou d'Allemagne qui appartiennent, eux, à des histoires nationales reconnues. Ajoutons que dans *Histoire vaudoise* les visées des Rodolphiens dominant et cachent les démêlés des seigneuries locales, peu perceptibles. Le rapport politique mis en évidence s'inscrit entre ces rois et l'évêque de Lausanne, avec des hauts et de bas. La rivalité aiguë viendra plus tard, quand l'empereur lointain en ses Allemagnes se sera substitué aux rois rodolphiens. Vaud dès lors s'offrira comme un espace plus vide et alléchant à la stratégie expansive des princes savoyards. L'évêque de Lausanne apparaîtra plus nettement comme leur adversaire.

DES BERNOIS À L'ÉPOQUE CONTEMPORAINE

Après l'invasion par l'armée des Bernois, en 1536, la totale mise sous tutelle du Pays de Vaud est assurée dès le moment où sont installés pour de bon une quinzaine de baillis et une trentaine de militaires entre Payerne et le Léman. Cette présence minime suffit, comme le souligne la plume confiée à ce stade à une historienne alémanique, Barbara Braun. Dans le bouleversement politique et religieux de la Réforme, elle déclare ne pas avoir trouvé trace de documents montrant que les Vaudois aient protesté contre l'abolition du droit de réunion ni exigé la convocation des États de Vaud. La population ne s'attendait pas à ce que les choses durent. Ébranlé par l'occupation, Vaud n'avait pas, écrit l'historienne, la cohérence institutionnelle qui pût tourner en résistance collective. Elle voit cette soumission comme la conséquence du double jeu d'une Lausanne mi-épiscopale, mi-municipale. Karine Crousaz, dans son chapitre, décrit la stratégie de la conversion qui fit des sujets francophones de ces Messieurs de Berne un territoire réformé selon leur propre vision du protestantisme, avec l'Académie de Lausanne comme bastion local, mais sans Viret. Puis une culture propre à l'Ancien Régime vaudois est bien décrite par Léonard Burnand. Elle s'épanouit au XVIII^e siècle où il ne faut pas inventer, écrit-il, une aspiration à l'indépendance, mais concéder sa part à l'imprévisible, face à une gamme d'options. En un mot, on s'accommode avec un certain bien-être à l'ordre de l'Ours. L'espace vaudois et une ville de Lausanne de 7000 habitants se révèlent particulièrement accueillants à ce qu'on peut appeler l'impact des Lumières en province.

C'est avec une netteté stupéfiante, mais encore de manière très vaudoise, avec un sentiment unitaire sans précédent et des appuis étrangers puissants, qu'après 262 années de sujétion éclate la révolution qui chasse Leurs Excellences de Berne. L'affaire est réglée en vingt-quatre heures, dit Philippe Bastide dans son chapitre sur «l'éveil à la liberté». On sent la légère ironie de l'auteur lorsqu'il note que les nouvelles autorités autochtones évitent prudemment, dans le premier acte officiel de ce renversement de régime, les mots qui fâchent. Il n'est question ni d'«indépendance» ni de «révo-



Le comité de l'Association pour l'histoire vaudoise. De d. à g.: Olivier Meuwly (président), M^e Antoine Rochat (Bibliothèque historique vaudoise), Nicole Chuard, Frédéric Rossi (Infolio), Laurent Pizzotti (Studiopizz).

lution», mais de «réformes satisfaisantes»! Bastide prend à témoin François Jequier, l'excellent historien qui a déclaré récemment, au bicentenaire des événements de 1798, qu'il s'est agi d'une «révolution atypique» (p. 326). Ou typiquement vaudoise. Dans une description de Vaud libéré, ce chapitre reprend les mots de Bonaparte sur l'ensemble de la Suisse: «Votre histoire prouve que vos guerres intestines n'ont jamais pu se terminer que par l'intervention efficace de la France.» (p. 336) Il se trompait, mais reste que sans La Harpe, patriote vaudois de grande envergure, clair de propos et d'objectifs, influent à Paris, à Saint-Pétersbourg et à Vienne, conscient des forces étrangères qu'il pouvait mettre en action, on ne sait trop si le canton de Vaud existerait aujourd'hui.

UNE RADIOSCOPIE DU CANTON DE MAINTENANT

Nous voici à la Restauration, avec le Petit Conseil au pouvoir, dans le panorama majeur tracé par Olivier Meuwly lui-même. Son chapitre s'étend de 1803 à la nouvelle Constitution cantonale de 2003. Nous suivons de près, dans *Histoire vaudoise*, les autorités en action qui sont, pour l'auteur, son champ de prédilection. L'historien s'est révélé le chercheur romand actuel le plus actif, non seulement sur le radicalisme, mais sur l'en-

semble des partis, la presse et les luttes d'idées de la Suisse entière, avec d'amples biographies, études, colloques et même l'élaboration de prospectives à la demande du Conseil d'État. Le gros ouvrage présenté ici lui a donné l'occasion de publier sa plus ample synthèse sur le gouvernement du Canton.

Voici donc l'épopée des radicaux dans leur effort pour rester aussi longtemps que possible les maîtres de l'efficacité politique, non seulement à Lausanne, mais dans l'ensemble des districts, administrations et rouages. Et bien sûr à Berne! Nous observons un mouvement politique impitoyablement et littéralement radical, qui propulse le Canton, secoue et divise l'Église réformée, purge l'Académie rétive, éjecte le grand Vinet, penseur le plus éminent de l'opposition. Ce réprouvé en fin de vie exerce alors sur les Vaudois l'autre grande influence fondatrice. Il inspire non seulement l'Église libre, mais une nouvelle pédagogie et fonde les exigences morales et le comportement de tout un milieu. Ce qui n'empêche nullement le grand vieux parti de continuer à naviguer pavillon haut, avec ou sans rupture avec les libéraux, très agissant en Suisse par ses conseillers fédéraux en une série de règnes qui s'achève avec Delamuraz.

Meuwly décrit donc les forces qui, tenaces d'un siècle à l'autre, contribuèrent, non sans scandales, à faire naître les nouvelles institutions de la Confédération. Elles réalisèrent l'une des percées démocratiques les plus audacieuses d'Europe avec le droit de référendum inscrit dans la constitution de 1874. Avec le droit d'initiative, cette bombe en mains du peuple se révèle aujourd'hui plus utilisée que jamais dans la calme Helvétie. Un vent d'épopée pacifique porte les chefs radicaux Druey, Ruchonnet, ou le plus récent Gabriel Despland, ou le libéral Édouard Secrétan, ou le bretteur révolté Paul Golay, dans une galerie de portraits que signe l'auteur. On y trouve le général Guisan qui aurait mérité, dans *Histoire vaudoise*, un exposé plus précis de ses mérites éminents en défense nationale. Faut-il encore craindre ceux qui l'ont débiné? Il est vrai que ses visées stratégiques relèvent de la politique suisse, plus que cantonale, et que leurs effets bénéfiques ne sont plus à prouver.

Peut-être ce parcours de la vie publique vaudoise manque-t-il parfois d'une certaine profondeur, ou faut-il parler d'une respiration ou d'un élargissement, tant l'auteur serre de près, presque exclusivement, un calendrier proprement politicien, avec compositions du Conseil d'État, coups de théâtre électoraux, résistance continue des majoritaires à la pression des autres partis: les libéraux, les agrariens, la montée socialiste qui vola aux radicaux et au mouvement du Grütli le combat ouvrier. On passe de crises en alliances dans la fumée des premières lignes ferroviaires, jusqu'à l'avènement de l'écologie politique, avec le foisonnement actuel des associations et ONG, consommatrices, locataires, protecteurs de la nature, qui se substituent aux partis pour former l'opinion

et manier l'arme des initiatives populaires. Olivier Meuwly lui-même a dû respecter la limite des pages. Aux idées résumées dans les tracts des votations, on aurait peut-être voulu que soient ajoutés ou qu'aient été décrits au cours des décennies, peut-être fluctuants, ou persistants, ou articulés selon les régions si diverses du canton, ou nuancés par des immigrations successives et autres brassages démographiques, les sentiments profonds de la population à l'égard du Canton. Celui-ci n'est pas une circonscription administrative, soulignait Ramuz, mais un vrai pays. Et Vaud se montre plus à l'aise dans l'ensemble fédéral que ne le pensait l'écrivain. Peuple suisse à sa manière, c'est-à-dire autre. Comment fonctionne-t-il? Peut-être aucun ouvrage d'histoire ne peut-il apporter une réponse convaincante à cette interrogation. Demeure donc le mystère vaudois.

Cependant Meuwly a perçu ce besoin d'étoffer le champ politique en ouvrant *Histoire vaudoise* à son partenaire Pierre Jeanneret. La tâche lui a été confiée d'ajouter à l'ouvrage les dimensions de l'économie, des échanges internationaux, du combat contre la pauvreté cher à l'homme de gauche, de l'industrialisation qui fut lente à s'épanouir, du tourisme avec ses résultats en yoyo, du triomphe de l'automobile dans nos mœurs et de ses effets sur les équipements publics. Son chapitre sur les deux siècles passés met l'accent sur la condition des salariés, des femmes, des locataires. Il rend justice au mouvement coopératif sans oublier la Maison du peuple, «centre culturel et social de la classe ouvrière» (p. 423), et l'on peut ajouter: fort apprécié par la bourgeoisie, haut lieu de Lausanne remplacé par un béton anonyme.

Traitant le courant vaudois du corporatisme, dans les années 1940, l'auteur se garde de le confondre avec le fascisme et il en cite comme surgeon vigoureux jusqu'à ce jour le Centre patronal. Mais Jeanneret a tort d'évoquer comme l'un des objectifs de cet organisme l'élimination des syndicats. L'originalité vaudoise de ces employeurs fut et reste au contraire de souhaiter, comme partenaires, d'actives organisations de salariés. Autre remarque: je n'en veux nullement à Jeanneret pour certaines critiques adressées à l'*Encyclopédie vaudoise*, sinon qu'il se trompe sur l'absence en ses pages des mouvements ouvriers. Tout un chapitre leur est bel et bien consacré par André Lasserre, à l'époque l'historien pionnier en cette matière. Quant à la tournure jugée trop patronale du volume du professeur Henri Rieben sur l'économie, je demande seulement à l'historien qu'il bénisse avec moi la mémoire de cet homme qui a passé plusieurs années, avec ses assistants, à questionner lorsqu'il était encore temps les chefs et souvent les fondateurs d'une multiplicité d'entreprises vaudoises¹³.

¹³ Henri Rieben (dir.), *Portraits de 250 entreprises vaudoises*, Lausanne: Éditions 24 heures, 1980, version complète des enquêtes accomplies pour *La Mutation*, tomes X et XI de l'*Encyclopédie illustrée du Pays de Vaud*.

Ainsi l'historien du social, dans son chapitre, s'avance intrépide, comme son compère Meuwly, vers l'actualité et ses sujets brûlants. Il propose une périodisation de l'époque contemporaine, passant des années 1980, temps de prospérité, à la crise de 1990-1991 et au retour du chômage. Il souligne la hausse du coût de la vie qui n'a pas cessé à cette heure de peser sur les Vaudois. Trop peu de regret, malgré une notice encadrée, est exprimé, à mon avis, sur l'effondrement historique d'une industrie vaudoise qui fut de pointe, l'imprimerie, avec son rayonnement culturel et international. Mais le chapitre se termine en gloire avec deux phénomènes majeurs et présents: l'essor de l'EPFL comme pôle de développement, et, plus ambigu, l'extraordinaire taux de croissance démographique du Canton: 100 000 habitants de plus de 2007 à 2015.

Les orientations politiques qu'on prête à Meuwly ou à Jeanneret sont, nous l'avons vu, d'autant moins gênantes qu'elles sont parfaitement honorables et se complètent. Elles fondent même certaines qualités de ce livre. Le deuxième historien énonce son credo et qui ne l'approuverait: «Ce qui différencie les sociétés, c'est la manière de prendre en compte le sort des plus défavorisés.» (p. 455) Ces deux chercheurs se gardent de céder aux partis pris. Ils s'imposent par un trait vaudois face aux complexités des affaires humaines et dans la fermeté de leurs convictions: l'aptitude à la nuance.

Il faut encourager tout effort qui s'accomplira pour qu'une large partie de la population, jeunes, vieux patriotes ou immigrés, connaisse l'existence de cette nouvelle *Histoire vaudoise*. La langue y est nette. Toute personne liée au Pays de Vaud découvrira que sa vie est éclairée par ce long récit à vingt voix.